

qui ai été son banquier, vous pouvez donc m'en croire.

*Mme Chevrier.* — Tout ceci s'annonce jusqu'ici de mieux en mieux. Un jeune homme, maître de lui, à vingt-et-un ans, et qui conserve ainsi sa fortune, doit être un garçon de bon sens. Ainsi, il n'a pas de profession ?

*Le notaire.* — Non.

*Mme Chevrier.* — Le fait est qu'avec sa fortune l'on n'a guère besoin d'un état.

*M. Chevrier.* — L'on peut même, à la rigueur s'en passer.

*Mme Chevrier.* — D'un autre côté, pourtant, une profession a cela de bon... qu'elle occupe...

*M. Chevrier.* — Ce qui vous donne nécessairement quelque chose à faire.

*Le notaire.* — Sans doute mes amis, l'oisiveté est dangereuse, lorsqu'elle vous conduit à faire des sottises; mais M. Fernand Duplessis n'en est pas là... Vous voyez, d'après ce que je vous ai dit, qu'il n'a jamais mésusé de ses biens... et, pour nous autres gens d'affaires, c'est un significatif et heureux précédent.

*Mme Chevrier.* — Maintenant, mon cher monsieur Barentin, et le caractère de cette personne ?

*M. Chevrier.* — Ah! oui, il serait bon de connaître son caractère.

*Le notaire.* — Fernand Duplessis est ce qu'on appelle un excellent garçon, le cœur sur la main, généreux sans prodigalité, aimant à bien vivre, et rendant service quand il peut; je ne vous parle pas ici en notaire, mais en ami; d'ailleurs, je vous faciliterai tous les renseignements désirables sur la moralité de M. Duplessis; il est entendu que je laisse de côté les fredaines de jeunesse, les amourettes; car, entre nous, un homme n'arrive pas à vingt-huit ans sans avoir eu par-ci par-là quelques maîtresses...

*Mme Chevrier.* — Il faudrait avoir perdu la raison pour vouloir l'impossible.

*M. Chevrier.* — Ce serait tomber dans l'exagération.

*Mme Chevrier.* — Mais savez-vous, cher monsieur Barentin, que si le portrait de votre monsieur Duplessis n'est pas flatté, vous avez le droit de nous le proposer comme un phénix! Et sa taille! sa figure! Cela est fort secondaire, mais enfin, on peut s'en informer.

*M. Chevrier.* — A seule fin d'être renseigné à ce sujet.

*Le notaire.* — M. Fernand Duplessis est ce qu'on appelle un très joli garçon, grand, élan- cé, d'une tournure distinguée... Enfin... ma chère madame Chevrier, (*riant*) il a fait des malheureuses... Eh! eh! eh!... beaucoup de malheureuses... le scélérat! C'est tout vous dire... Eh! eh! eh!...

*Mme Chevrier, riant aussi.* — Ah! ah! ah! voyez-vous cela il a fait des malheureuses,

ce beau monsieur! Ma foi, tant mieux: les anciens mauvais sujets sont souvent les meilleurs maris.

*M. Chevrier, riant aussi.* — Eh! eh! eh! ils font d'excellens maris.

*Mme Chevrier.* — Ce parti nous plairait tant, sous mille rapports, mon cher monsieur Barentin, que je n'ai qu'une crainte, c'est qu'Albine ne convienne pas à votre M. Duplessis.

*M. Chevrier.* — Il n'y aurait que cela? Si, par exemple, Albine ne lui convenait pas!

*Le notaire.* — Albine est fort jolie; je réponds d'avance qu'elle doit convenir à mon jeune homme. D'ailleurs, quand on se marie à vingt-huit ans, afin de goûter la paix, la douceur de la vie de famille, on s'attache beaucoup plus au cœur et au caractère qu'à la figure. Soyez donc tranquille de ce côté. Je voudrais seulement être certain que Mlle Albine acceptera M. Duplessis.

*Mme Chevrier.* — Pouvez-vous en douter? Est-ce que ma fille a des volontés? Est-ce qu'elle ne fera pas tout ce que nous voudrons? Est-ce que lorsque nous lui dirons: « Ma bichette, nous avons un superbe mariage pour toi, il nous convient de tout point, donc il doit te convenir; » Elle ne répondra pas: « Alors, maman, il me convient... » Allons donc, le consentement d'Albine! Il n'y a pas même à s'occuper de cela... Qu'elle plaise seulement à M. Duplessis et tout est dit, vous avez ma parole...

*Le notaire.* — A merveille, voilà comme j'aime à traiter les affaires... Ah ça, maintenant, si les renseignements que vous prendrez sur M. Duplessis sont satisfaisants, verriez-vous quelque inconvénient à venir passer la soirée de dimanche chez moi? avec votre chère fille et M. Chevrier: de cette manière les jeunes gens se verraient.

*Mme Chevrier.* — Parfaitement; d'ici là nous prendrons nos renseignements sur M. Duplessis d'après vos indications, pure formalité, d'ailleurs. Car nous avons toute confiance en vous, mon cher monsieur Barentin.

*M. Chevrier.* — Une confiance sans bornes.

*Le notaire.* — Il n'y a pas de confiance qui tienne; j'exige que vous preniez des renseignements.

*Mme Chevrier.* — Soit, ainsi donc à dimanche.

*Le notaire.* — C'est entendu, je préviendrai demain M. Fernand Duplessis de vos bonnes intentions à son égard.

*Mme Chevrier.* — Et surtout, chauffez-le bien, comme on dit, car l'on ne rencontre pas tous les jours un parti pareil. Quarante-sept mille livres de rentes et une terre! c'est magnifique!

*M. Chevrier.* — Une terre et quarante-sept mille livres de rentes, c'est superbe!

*Le notaire.* — Je vous enverrai tantôt la lis-

tes presque certaines de repos et de bonheur. vous renseigner sur mon client.

Tel fut l'entretien de mon notaire avec le père et la mère de Mlle Albine Chevrier.

## XXIV.

Septembre 1826.

Je me suis rendu hier à la soirée de M. Barentin mon notaire. J'ai vu Mlle Albine Chevrier; sa figure est douce et fort agréable; elle a de la fraîcheur, de beaux yeux, de belles dents; une taille élégante, une belle peau, de beaux cheveux, le pied et la main jolis, l'air modeste et assez distingué; mais elle est blonde, et je n'aime pas les blondes, ou plutôt je n'ai de ma vie aimé qu'une blonde, Mme Raymond; et je ne permets pas à d'autres femmes d'être blondes.

Etrange persistance du souvenir de Mme Raymond.

Je l'ai vue une fois... pendant une heure... j'avais seize ans. Et depuis... il ne s'est peut-être pas passé un jour dans ma vie sans que la pensée de cette adorable femme ne me soit revenue à la mémoire.

Est-ce parce que la première elle a fait battre mon cœur adolescent?

Est-ce persistance du remords pour le mal que ma légèreté lui a causé?... Je ne sais; mais elle est certainement la femme à qui j'ai le plus songé dans ma vie!

Revenons à Mlle Albine Chevrier. Elle est blonde, et je trouve si impertinent que l'on se permette d'être blonde, après Mme Raymond, que je n'ai jamais voulu avoir que des maîtresses brunes ou châtaines.

Raison de plus pour prendre une femme blonde; cela augmentera cette réserve, je dirai presque cette froideur, qu'à part même d'impérieuses raisons de santé tout mari sage et expérimenté doit apporter dans la vie conjugale.

Traiter sa femme comme une maîtresse, c'est éveiller, c'est développer en elle tout un ordre de sensations et d'idées qui deviennent de dangereux précédents lorsque, selon le cours fatal des choses, le temps a glacé l'ardeur des premiers mois du mariage.

Et puis, enfin, il est absurde de chercher un profond repos dans le mariage, si l'on est assez fou pour y apporter soi-même ces ferments passionnés qui rendent si agités, si fébriles, si insupportables à la longue, les liaisons amoureuses.

Mlle Chevrier réunit donc physiquement tout ce qu'il faut pour ne m'inspirer ni désirs ni répugnance, et pour n'humilier ni ne flatter mon amour-propre de mari. Ou je me trompe fort, ou ce *mezzo-terme* m'offrira des garan-

ties presque certaines de repos et de bonheur.

M. Chevrier, le père de Mlle Albine, me semble un bon homme, tranchons le mot, un sot, créé et mis au monde pour répéter, comme un respectueux et timide écho, tout ce que dit Mme Chevrier; celle-ci a dû être ce qu'on appelle une belle femme; du reste, son esprit est vulgaire, et elle est essentiellement *bourgeoise*; je suis loin de m'en plaindre en ce qui me touche. Albine, élevée par une telle mère, n'aura pas pris d'elle l'exemple de ces grandes manières, de ces façons prétentieuses qui rendent tant de jeunes filles insupportables. Le peu de mots que j'ai entendu dire à ma future me donnent à penser qu'elle est d'un esprit simple et peut-être borné. Plaise à Dieu que cela soit! mes vœux seraient comblés; ce qu'on appelle une femme d'esprit me mettrait en continuelle défiance; rien au contraire et à bon droit n'inspire plus de sécurité qu'une intelligence négative, *rembourrée* d'excellens principes, de vertus solides et d'une fervente piété, car je tiens fermement à ce que ma femme soit dévote. Somme toute, la famille Chevrier me paraît insignifiante; j'en ai peu de souci, car si je me marie je pars pour le Berry le lendemain de mes noces.

Après mûres réflexions, et en admettant que ma première impression ne m'ait pas trompé, à savoir que Mlle Albine est une simple et bonne fille; son père, un sot; sa mère, une maîtresse femme, je me déciderai à ce mariage.

Mon médecin a raison, encore quelques années de la vie de garçon et j'étais perdu; ma santé a besoin de ménagemens, de grands soins; la vie rustique me sera salubre, et elle sera tout à fait dans mes goûts, si j'en juge par l'ennui, la satiété que m'inspire de plus en plus la vie de Paris, qui m'épuise et m'écœure aussi; définitivement, si l'on veut de moi, j'épouse.

N. B. Comme complément de ce journal, j'ajoute ici plusieurs lettres de Mlle Albine Chevrier, au sujet de son mariage avec moi; je n'ai pas besoin de dire que je n'ai eu connaissance de cette correspondance que long-temps après notre union, j'expliquerai plus tard par suite de quels événements ces lettres sont venues en ma possession.

## Albine, à Hermance.

Voici, chère Hermance, mot pour mot, et sans réflexions ni préambule, l'entretien que j'ai eu hier soir avec maman, au retour d'une soirée chez le notaire de ma famille.

Bichette, — m'a dit ma mère, — tu te rappelles que ce soir nous avons assez long-temps causé de choses et d'autres avec M. Barentin?...

— Oui, maman.

— Tu sais qu'au milieu de notre conversation, un jeune homme est venu et a causé avec nous...

— Oui, maman.

— Ce jeune homme, Bichette, comment le trouves-tu ?

— Je le trouve comme tout le monde.

— Ce n'est pas là répondre. Je te demande si tu trouves ce jeune homme bien ou mal ?

— Pourquoi me demandes-tu cela ?

— Réponds toujours. Comment le trouves-tu ?

— Que veux-tu que je te dise ?... Je ne le trouve ni bien ni mal.

— Enfin, serait-il de ton goût ?

— De mon goût ?

— Mon Dieu ! Albine, que tu m'impaticques avec tes étonnements et ton air de l'autre monde ! Voyons, suppose que ce jeune homme soit un prétendu qu'on nous aurait présenté pour toi, te conviendrait-il ?

— Comment, maman, ce jeune homme ?... ce serait un prétendu ?

— Oui... Est-ce clair ?

— Et tu me dis cela maintenant !... Si au moins j'avais été prévenue, je l'aurais regardé autrement.

— Qu'est-ce que tu me contes-là ? avec ton autrement.

— Enfin, j'aurais regardé ce monsieur comme on regarde un prétendu... en un mot, une personne qui peut être votre mari.

— Allons, voilà maintenant qu'il y a deux manières de regarder les gens.

— Tu m'interroges... je te réponds.

— Tu me réponds une chose qui n'a pas de sens, car enfin, de quelle manière aurais-tu examiné ce jeune homme si tu avais su qu'on nous le proposait comme un parti pour toi ?

— Je n'en sais rien, maman, mais il me semble que je l'aurais regardé d'une autre manière.

— Laisse-moi donc tranquille, ce sont là des enfantillages, et de quelque manière que tu aies envisagé ce jeune homme, tu as dû voir qu'il est brun, grand, élané.

— Oui, maman.

— Qu'il a une charmante tournure ; enfin qu'il est ce qu'on appelle un fort joli homme.

— C'est possible...

— Ainsi, Bichette, tu trouves ce monsieur à ton goût ?

— Je ne peux pas te dire précisément cela ?

— En un mot, si pour plusieurs raisons ce parti nous convenait, tu n'aurais aucune répugnance à te marier avec ce jeune homme ? car avant tout, mon enfant, nous voulons te laisser absolument libre dans ton choix, ne te contraindre en rien.

— Si je connaissais mieux ce monsieur..., si je l'avais mieux regardé, je pourrais te répon-

dre... et te dire s'il me convient ou non ; mais, maman, comment veux-tu que pour l'avoir vu pendant un quart d'heure... à peine..., et encore... si cela peut s'appeler voir quelqu'un, je te dise si j'ai envie ou non de me marier avec lui ?

— Albine, explique-toi franchement, qu'entends-tu par : Connaître mieux... ce monsieur ?

— C'est tout simple, savoir quel est son caractère.

— Tu parles bien là comme un enfant que tu es ? Savoir son caractère ? Est-ce que tu crois que l'on connaît comme ça tout de suite le caractère des gens ?

— Tout de suite, non.

— Eh bien ! alors... comment... ?

— Mais, maman, en voyant souvent ce monsieur, en causant avec lui jusqu'à ce que je puisse me dire à moi-même : Voilà un caractère qui me plaît, ou qui ne me plaît pas...

— D'abord, qu'est-ce que tu entends par le caractère de quelqu'un ? Veux-tu dire par là que tu tiens à savoir si ce jeune homme a des mœurs ? s'il est rangé ? poli ? bien élevé ? Mais tu sens bien, Bichette, que si nous te présentons, M. Fernand Duplessis (c'est le nom du jeune homme), c'est que nos informations sont précises ; c'est que nous sommes sûrs que ce prétendu a toutes les qualités possibles pour te rendre heureuse.

— Mais, maman...

— Ecoute-moi donc ; tu vois déjà que tu n'as pas à t'occuper du caractère de M. Fernand, c'est notre affaire ; nous l'avons faite et bien faite ; aussi, nous te répondons de lui. Maintenant suis bien ce raisonnement : de deux choses l'une ; ou M. Fernand a l'excellent caractère que nous lui supposons, ou il ne l'a pas.

— Et... s'il ne l'a pas ?

— S'il ne l'a pas ! c'est qu'il aura été assez fourbe, assez dissimulé pour tromper dix ou douze personnes des plus honorables, qui le connaissent depuis des années, et qui ont donné les meilleurs renseignements.

— Eh bien !... maman, jugez donc quel malheur pour moi d'épouser un homme assez fourbe pour avoir trompé toutes ces personnes ?

— S'il a été assez fourbe pour cela..., je te demande un peu s'il ne te tromperait pas cent fois plus facilement encore, toi avec tes dix-huit ans, lorsqu'il en aurait trompé tant d'autres... Pauvre enfant que es !

— Peut-être, maman, ne me tromperait-il pas ? Intéressée plus que personne à savoir la vérité, je serais sans doute clairvoyante.

— Mon Dieu ! Albine, que tu es déraisonnable et entêtée, quand tu t'y mets ! Réfléchis donc à ce que tu dis. Connaître le caractère de quelqu'un... Eh ! ma chère enfant, souvent la vie entière n'y suffit pas... Et puis, ce sont là des mots ; une fois mariée avec M.

Fernand, tu l'étudieras tout à ton aise... son caractère.

— Il sera bien temps, alors.

— En vérité, Albine, je ne comprends pas qu'à ton âge tu fasses des raisonnements aussi pitoyables. A quoi sert donc l'éducation qu'on t'a donnée ? Quelquefois je penche à croire que ceux qui soutiennent que tu n'as pas l'esprit plus développé qu'un enfant de cinq ans ont raison.

— Je n'ai jamais tenu à passer pour spirituelle.

— Je ne te demande pas d'être spirituelle. Ce n'est pas à une mère de flatter sa fille ; et je sais que les femmes d'esprit sont très rares ; mais, à défaut d'esprit, tu as souvent du bon sens, et aujourd'hui tu en manques absolument.

— A la bonne heure !

— Il n'y a pas d'à la bonne heure ! tu déraisonnes. Comment ? Tu voudrais, par exemple, que M. Fernand Duplessis vienne passer ici les journées, du matin au soir, en tête à tête avec toi, pour te donner le loisir d'étudier son caractère ? Cela durerait un, deux, trois mois, qui sait ? et tu t'imagines, toi, que des hommes s'exposeraient ainsi à l'humiliation de venir faire, pour ainsi dire, essayer leur caractère ! sans compter l'inconvenance de ces journées entières passées auprès d'une jeune personne ? En vérité, on dirait que tu as été élevée chez des sauvages...

— Les Américains, les Anglais, les Allemands sont donc des sauvages...

— Qu'est-ce que tu me contes-là ?

— J'ai été en pension avec Ellen Davy, une Américaine dont les parents ont habité longtemps l'Angleterre.

— Bon, après ?

— Il y avait aussi à la pension Helmina Blum, une Allemande.

— Mais où veux-tu en venir avec tes Allemandes et tes Anglaises ?

— Eh bien ! maman, dans les pays dont je te parle, les jeunes personnes à marier peuvent voir et recevoir, autant qu'il leur plaît, les jeunes gens qu'on leur présente, sortir même avec eux, et l'on ne se marie jamais qu'après avoir ainsi vécu familièrement pendant six mois, un an, plus même ; l'on a, de la sorte, tout le temps de se connaître, de juger si l'on se convient ; et dans ces pays-là presque tous les mariages sont heureux.

— As-tu fini ?

— Oui, maman.

— Comme tu n'es, grâce à Dieu, ni Allemande, ni Américaine, ni Anglaise, tu me feras le plaisir de te conformer aux habitudes de ton pays ; tu veux connaître celui que tu dois épouser, n'est-ce pas ? Rien de plus simple : dis-moi dès aujourd'hui : « Maman, M. Fernand me convient. » — Demain, mon enfant,

nous te présenterons M. Fernand ; il viendra tous les jours nous faire sa petite visite, et, en ma présence, vous causerez tant que vous voudrez... Mais tu comprends bien que, pour que nous accordions à un jeune homme une entrée si familière dans notre maison, il faut qu'il soit d'avance et irrévocablement accepté par toi comme devant être ton mari.

— Ainsi je dois m'engager avant de savoir avec qui je m'engage.

— Mais encore une fois nous le savons, nous, qui sommes responsables de ton bonheur. Est-ce que cela ne te suffit pas ? M. Fernand a quarante-sept mille livres de rentes parfaitement placées, une superbe propriété dans le Berry. Tu crois, toi que l'on trouve toujours des partis pareils ? Car enfin je ne sais pas à quoi tu penses. Il ne faut pas te croire sortie, comme on dit, de la cuisse de Jupiter ; tu n'as que cent mille écus de dot. Deux mariages qui ne valaient pas, certes, celui dont il est maintenant question, ont déjà manqué, parce qu'on voulait quatre cent mille francs de dot... au lieu de trois cent... Certainement... Mais qu'est-ce qui te fait hausser les épaules ?

— Ces personnes-là voulaient m'épouser ?

— Sans doute, un notaire... d'abord, et un banquier ensuite... Nous t'en avons parlé dans le temps.

— Et, avant de m'avoir seulement vue, ils débattaient le montant de ma dot ?

— Ainsi que ça se fait toujours ! Mais d'où sors-tu donc ? Te voilà encore à raisonner comme un enfant de deux jours ? Est-ce que l'on ne convient pas d'abord des affaires d'intérêt, et puis après on parle des personnes.

— De sorte que la dot est le principal dans le mariage ? Et ces deux hommes qui prétendaient m'épouser n'ont pas seulement voulu me voir, me connaître, afin de juger si je ne valais pas les cent mille francs qu'il exigeaient en plus de ma dot ?

— Tout ce que tu diras là-dessus ou rien ce sera la même chose ; cela se fait ainsi, et se fera toujours ainsi... D'ailleurs, M. Fernand Duplessis n'a pas marchandé, lui ; il est tombé presque tout de suite d'accord avec M. Barentin sur toutes les questions d'argent ; les renseignements sur ce jeune homme sont excellents. Il a vingt-huit ans, toi dix-huit, c'est une excellente proportion d'âge ; il est fort bien, il nous convient parfaitement sous tous les rapports. Aussi, je l'avoue, si tu étais assez folle pour refuser une occasion peut-être unique..., ton père et moi nous serions au désespoir, et ma foi, tu t'arrangerais comme tu voudrais pour te marier, nous ne nous en mêlerions plus. Je t'en avertis... Songes-y bien, c'est très sérieux ce que je te dis là : nous ne nous mêlerions plus de te marier...

— Vrai ? bien vrai, chère maman ? quel bon-

heur ! tu me laisseras me marier à mon idée, quand je voudrai, comme je voudrai ?

— En voilà bien d'une autre ! mademoiselle ! Comment, voilà l'effet que produit ma menace... N'avez-vous pas honte de dire de pareilles choses ?

— Tu m'offres de me laisser me marier selon mon goût ! Dame, moi... j'accepte...

— Tenez, à la fin, Albine, vous m'impatientez ; vous faites tout ce que vous pouvez pour me tourmenter ; moi qui ne songe qu'à votre bonheur, c'est indigne !

— Mon Dieu, maman, ne te fâche pas ; je ne refuse pas absolument ce monsieur... Mais que veux-tu que je te dise : je ne ressens rien ni pour ni contre lui.

— C'est juste ce qu'il faut pour se marier, et se bien marier.

— Il me semble à moi, chère maman... que...

— Tais-toi, tu n'as pas le sens commun, mais tu es au fond une excellente fille. Allons, embrasse-moi, c'est entendu : nous prévenirons M. Fernand qu'il est accepté ; M. Barentin nous l'amènera demain soir...

— Mais, maman...

— Il n'y a pas de mais, maman ; c'est convenu, je vais tout de suite écrire à notre cher notaire : un tel mariage ne se rencontre pas toujours ; il faut battre le fer pendant qu'il est chaud.

— Mon dieu, maman, je t'en supplie.

— Je suis désolée de te faire pleurer, chère enfant, mais il faut avoir de la raison pour toi, et un jour tu me remercieras...

Et maman est sortie ; elle m'a laissée tout en larmes. Voilà où j'en suis, chère Hermance. Ah ! quel dommage que tu ne sois pas ici pour me conseiller. Il y a bien longtemps que je te l'ai dit, et, tu le sais, ma mère ne comprend jamais les choses comme moi. Ainsi que tant d'autres, elle me croit tout à fait stupide, ordinairement cela m'importe peu. Je me contrains devant elle, et je m'épanche avec toi... Mais aujourd'hui il s'agit, tu le vois, d'une chose fort sérieuse ; je sens que j'ai raison, maman se trompe, et comme je serais la première et seule victime de l'erreur, je ne veux pas céder sans lutte.

Je te tiendrai au courant.

Adieu, je t'embrasse tristement.

ALBINE C.

XXV

Albine Chevrier, à Hermance.

Ainsi que je te l'ai écrit dans ma dernière lettre, j'ai eu beau supplier maman de ne pas recevoir M. Fernand comme mon prétendu, avant qu'il m'eût été possible de le connaître

mieux, on n'a pas tenu compte de mes prières ; depuis huit jours M. Fernand est venu cinq fois déjà, de quatre à six heures du soir. Maman ou mon père sont toujours en tiers dans notre conversation, où nous parlons de la pluie et du beau temps. Ce n'est pas gai, je t'assure.

Lorsque M. Barentin a amené chez nous M. Fernand, j'ai tâché de l'observer à la dérobée ; j'avais bien raison de dire à maman que la première fois je l'avais vu sans le regarder. Il a en effet une tournure distinguée, une très jolie figure, quoique pâle et fatiguée comme s'il sortait de maladie, ce qui ne m'étonnerait pas, car il a encore une petite toux sèche ; il est extrêmement poli, un peu froid ; il rit rarement ; néanmoins il paraît bienveillant. Je ne sais si je me trompe, mais souvent je lui trouve l'air d'un homme qui s'ennuie ; peut-être est-ce de ne pouvoir causer plus intimement avec moi. Somme toute, jusqu'ici il ne m'a dit ni plus ni moins de banalités que toutes les autres personnes qui viennent à la maison.

Plusieurs fois, maman m'a envoyée au piano comme pour faire parade de mon talent (comme si j'avais un talent) ; cela me mettait au supplice, mais je n'osais pas refuser, je jouais tout de travers. M. Fernand n'est pas musicien, il ne s'apercevait ni des fausses notes, ni des contretemps, et m'adressait nécessairement de beaux compliments ; ce qui m'impatiente encore beaucoup, c'est d'entendre continuellement mon père et ma mère avoir devant M. Fernand des entretiens comme celui-ci :

« — Mon ami, — dit par exemple ma mère à mon père, — te souviens-tu de ce que nous disait toujours la maîtresse de pension d'Albine ? — Oh ! Mlle Chevrier a mieux que du brillant, elle a des qualités solides ; ce sera un jour une femme *essentielle* pour diriger une maison : c'est l'ordre et l'économie en personne.

» — L'ordre et l'économie en personne, — répond mon père et mon frère, selon son habitude. »

Et maman d'ajouter, en s'adressant à M. Duplessis :

« — C'est vrai, ce que mon mari dit là, monsieur Fernand ; notre Albine a tenu ce qu'elle promettait : ici, elle me supplée, veille à tout ; rien ne lui échappe ; elle compte avec la cuisinière, et il n'y a pas de risque, allez ! qu'une erreur d'addition échappe à notre petite ménagère ; enfin, vous la verrez à l'œuvre, monsieur Fernand, vous la verrez.

» Non, non, nous n'avons pas voulu faire d'elle une de ces femmes frivoles, désœuvrées, qui ne pensent qu'à la toilette, au plaisir et à faire les coquettes, ou les belles parleuses qui veulent singer les femmes d'esprit. Grâce à Dieu ! notre Albine sera ce qui s'appelle une brave et bonne mère de famille, ne songeant qu'à son

mari, à son ménage, à ses enfants, à mettre l'ordre et l'économie dans sa maison. Enfin, vous la verrez, monsieur Fernand, vous la verrez. »

Et toujours : *Vous la verrez !*

Et toujours : *Ce sera votre femme !*

Et moi j'ai la faiblesse, la sottise, la timidité de laisser dire cela devant moi, de ne pas répondre, de ne pas dire *non* ; et ainsi, peu à peu, malgré moi, je m'engage par mon silence.

Je t'avoue aussi que d'abord j'avais trouvé assez désobligeant que ma mère mit mon manque d'esprit au nombre de mes qualités de *femme essentielle*... Il résulte que ma timidité naturelle aidant, M. Fernand doit, ainsi que tant d'autres, me croire et me trouver stupide ; ce qui m'a ensuite consolé des *louanges* de ma mère, c'est qu'à la première vue M. Fernand m'a, je ne sais pourquoi, fait éprouver ce *froid* qui m'ôte toute confiance et me paralyse ; toi et ta bonne mère, au contraire, vous avez toujours été de ces personnes qui m'ont *délié la langue*, me donnent envie de causer, m'animent, et m'inspirent tant de sécurité, que je dis tout ce qui me vient à l'esprit ; Mme d'Amberville, l'amie intime de cette *fameuse madame Raymond*, est encore de ce nombre, et je me résigne souvent à la triste opinion que l'on a de moi dans ma famille, en me rappelant que Mme Raymond, ce prodige vivant, a quelquefois dit à Mme d'Amberville, qui parlait de moi : — « Mais vous me donnez un vif désir de connaître Mlle Chevrier, d'après tout ce que vous me racontez d'elle. »

Ah ! chère Hermance, que ne suis-je une *Mme Raymond* ! Je ne parle pas de sa beauté si incroyablement conservée, dit-on, malgré ses quarante-cinq ou quarante-six ans, que bien des jeunes femmes envieraient sa taille et son charmant visage ! Je parle de sa raison supérieure, de son noble et grand caractère, digne des temps héroïques, ce caractère pour lequel l'amie de ta mère nous a fanatisées. Hélas, si j'étais ainsi douée, j'aurais une foi entière dans mes impressions, dans mes jugements ; je n'aurais pas de ces défaillances, de ces indécisions de volonté qui, aujourd'hui, me désolent ; je ne laisserais pas, comme je te le disais tout-à-l'heure, engager mon avenir malgré moi ; je refuserais ce mariage ; je dirais fermement : *non*.

Et après cela, pourquoi dirais-je *non* ? je te l'avoue, M. Fernand ne me plaît ni ne me déplaît.

Dans mes moments de sagesse, c'est-à-dire quand je me sens disposée à écouter les bons conseils de ma mère, je me dis : mari pour mari, autant épouser M. Fernand qu'un autre ; en un mot, *cela m'est égal*...

Mais aussi, Hermance, fait-on bien ? A-t-on, pour ainsi dire, le droit de se marier *quand cela vous est égal* ?

Si j'en juge par l'exemple des mariages que j'ai eu sous les yeux.

Ça a dû être *égal* à mon père et à ma mère de se marier ensemble.

Ça a dû être *égal* à mon oncle et à ma tante de Bordeaux de se marier ensemble.

Il en est encore ainsi de deux ou trois jeunes ménages que je vois à la maison ; et cependant, je l'avoue, ils ne semblent pas malheureux... Seulement... (Hermance, ne te moques pas de moi) seulement, toutes les personnes dont je parle, maris ou femmes, n'ont pas, à mes yeux du moins, *n'ont pas l'air d'être mariés*.

Je ne sais pas comment t'expliquer ma pensée, cela vient sans doute des singulières idées que quelquefois je me fais du mariage... ; je m'imagine que cela doit changer complètement notre vie, que ce doit être en un mot une espèce de *sortie de pension* ; oui, et qu'à l'existence monotone et *pensionnaire* d'une jeune fille, doit succéder, lorsqu'elle est mariée, une existence tout autre, pleine de plaisirs et de devoirs aussi doux que des plaisirs, partagés avec un mari jeune comme elle, joyeux, animé comme elle, et comme elle heureux au possible de toute sorte de choses charmantes, jusqu'alors aussi inconnues de lui ; car dans le mariage il me semble qu'il devrait voir aussi une *sortie de pension*.

Je ne sais pas, mon Dieu, si tu me comprends ; que te dirais-je... ? il me semble que pour deux époux unis selon mon idée, le mariage devrait être la fête et la joie de leur jeunesse... tant que dure leur jeunesse !

Mais que dans un mois j'épouse M. Fernand, où sera la joie ? où sera la fête de ma jeunesse ? Il a l'air froid et ennuyé, tandis que je me sens pleine de vie et de désir de m'amuser ! Il a beaucoup vu le monde, et moi non ! Il sait autant que j'ignore, et, je le sens, j'aurai toujours l'air d'une sotte auprès de lui ; je n'oserai m'étonner de rien... je serai gênée, humiliée comme avec un *supérieur* ou avec ma mère, au lieu d'être à mon aise comme avec toi, comme avec un *égal*, un camarade sortant de *pension* ainsi que moi !

Je reviens à cette comparaison parce qu'elle te rend à peu près ma pensée ; si tu ne riais pas des *phrases*, je te dirais encore que lorsque je pense au mariage, selon mes idées, mon cœur bat et se trouble... Je sens en moi toutes sortes d'aspirations, de pressentiments vagues, mais d'une douceur infinie, qui ne demandent qu'à s'envoler comme une nichée d'oiseaux vers je ne sais quel pays enchanteur... et...

Allons, as-tu fini de rire ? Méchante ! je n'achèverai pas ma belle comparaison... Que veux-tu ? je ne suis pas une *madame Raymond*, une femme aussi grande par le caractère que par l'esprit et la pensée. Je te dirai simplement et tristement que loin de me laisser aller

à des visions folles parfois, mon cœur s'arrête et mon sang se fige, lorsque je songe à épouser M. Fernand... Et pourtant, ce mariage, je n'ose le refuser... ; c'est tout à la fois faiblesse, fausse honte, crainte de chagriner mon père et ma mère. Et puis enfin, il faut être franche, mon éloignement ne se base sur aucune raison sérieuse, car maintenant que je t'ai peint M. Fernand, tu me diras sans doute que dans ce mariage tout est convenable, et que je suis folle... de ne pas l'accepter résolument.

Où, peut-être suis-je folle... ; et pourtant...

J'hésitais à continuer, mais à toi je dis tout ; j'achèverai donc ma lettre par un dernier aveu... après quoi je n'ajouterai plus rien... car je rougissais, je crois, devant mon papier.

Cet aveu, le voici...

*M. Fernand est bien... très bien... et cependant... JE N'AI PAS RVNIE DE L'EMBRASSER.*

Je me sauve...

ALBINE C.

Albine Chevrier, à Hermance.

Hier, pour la première fois depuis trois semaines qu'il vient presque chaque jour à la maison, M. Fernand est resté seul avec moi : maman a prétexté d'une lettre à écrire et nous a laissés seuls tous deux.

Voici notre entretien. M. Duplessis a commencé de la sorte :

— Je suis presque heureux de l'absence de madame votre mère, mademoiselle Albine ; je puis au moins vous dire tout le bien que je pense d'elle... C'est à la fois l'expression de la vérité et de la reconnaissance ; car madame votre mère a daigné confirmer mes espérances, en m'assurant que la signature de notre contrat de mariage était fixée à après-demain.

— Monsieur... si ma mère vous a dit cela... cela doit être.

— Elevée comme vous l'avez été, mademoiselle Albine, douée des qualités essentielles que vous réunissez, il n'en saurait être autrement ; cette déférence aux désirs de votre famille est pour moi du plus heureux augure... car le mariage est une chose bien grave, bien sérieuse, mademoiselle Albine ; mais croyez-moi, je sens toute l'importance des austères devoirs qu'il impose, et je les accomplirai en honnête homme, de même que vous les accomplirez en femme pénétrée de sa sainte mission d'épouse, n'est-ce pas, mademoiselle ?

— Oui, monsieur.

— Nous n'aurons qu'une volonté ; tout me dit que ce sera la vôtre, car elle sera, je n'en doute pas, toujours sage et sensée ; monsieur votre père et madame votre mère me l'ont dit souvent ; et depuis que j'ai l'honneur de vous

voir, chaque jour, j'ai pu reconnaître combien vos chers parens disaient vrai : Vous n'êtes pas, mademoiselle Albine, de ces jeunes personnes frivoles qui ne voient dans le mariage qu'une occasion de vains plaisirs, de folles dissipations, auxquelles succède toujours l'ennui et le dégoût, lorsqu'ils n'ont pas de conséquences plus funestes. Dieu merci ! vous comprendrez mieux vos devoirs d'épouse ; vous serez à la hauteur de cette vie grave, occupée, toujours partagée entre les soins de la maison, et, plus tard, l'éducation des enfans ; cette vie d'abnégation qui n'est qu'un échange de dévouemens réciproques, souvent même de sacrifices, entre le mari et la femme.

— Monsieur... vous me flattez... ; je ne sais si j'ai... si j'aurai toutes les qualités... que... vous... me supposez.

— Cette modestie m'en donnerait l'assurance, mademoiselle Albine... si je ne vous connaissais pas telle que je vous connais ; j'ai quelque peu l'expérience du cœur humain, et tout me dit que vous remplirez toujours dignement la mission presque divine de la mère de famille... divine par ses saints devoirs, par ses joies saintes et par ses peines saintes. Je vous dis cela, non pour assombrir le tableau de l'avenir, mais parce que l'on se fortifie d'avance contre les épreuves de la vie en les prévoyant, ainsi que nous l'enseigne la religion ; à propos de religion, je sais, mademoiselle Albine, que vous êtes très pieuse, et j'encouragerai, je faciliterai de tout mon pouvoir l'accomplissement de vos devoirs religieux ; moi-même je reviendrai à ces pratiques, que j'ai malheureusement longtemps négligées, sans pour cela perdre la foi ; nous puiserons tous deux, dans la religion, de nouveaux encouragemens à nos devoirs. Quant à notre vie matérielle, nous pourrons, grâce à notre position de fortune et à une sage économie, vivre sinon dans l'opulence, du moins dans une très grande aisance ; nous aurons une excellente maison, tous vos desirs seront satisfaits ; vous aimez beaucoup la campagne, nous habiterons de préférence ma propriété du Berry, que je vais faire complètement remeubler ; en un mot, mademoiselle Albine, j'en prends devant vous le solennel engagement, je m'efforcerai de rendre votre existence aussi heureuse que possible ; la plus douce récompense de mes soins, de mon dévouement, sera de vous voir vous féliciter un jour, je l'espère, du choix que vous avez fait en me confiant le soin de votre destinée... Un dernier mot, mademoiselle Albine : je suis convenu avec madame votre mère, et vous ne m'en blâmez pas, je pense, de lui laisser le soin de composer votre corbeille ; elle connaît vos goûts, vos préférences, et mon plus vif désir est de vous satisfaire.

A ce moment, ma mère est rentrée et s'est entretenue à voix basse avec M. Fernand ;

puis six heures ayant sonné, comme il est l'exactitude même, il nous a laissées seules !

A peine M. Duplessis a-t-il été sorti, que je me suis jetée en sanglotant dans les bras de maman en lui disant :

— Je t'en supplie, ne me fais pas épouser M. Fernand.

— Ah ça, es-tu folle ! Il vient de me dire que tout était convenu entre vous, et que je me chargerais de la corbeille... Il met pour cela soixante mille francs à notre disposition... C'est superbe... et te voilà tout en larmes !

— Je ne veux ni de M. Fernand, ni de sa corbeille ; je ne veux pas me marier.

— Mais, Albine, c'est de la démente. Comment ! lorsque tout est conclu, lorsqu'il n'y a qu'un instant M. Fernand me disait qu'il était enchanté de toi... de tes réponses...

— Je n'ai rien dit... ; il a parlé tout seul... Ah !... j'avais le cœur trop gros pour lui répondre !

— Le cœur gros... et pourquoi ?

— Parce que, à mesure qu'il me parlait de ses projets, de sa manière d'envisager notre mariage, il me semblait qu'un froid mortel s'emparait de moi... On m'aurait parlé de ma mort et de ma tombe, que ça n'aurait pas été plus triste, plus glacial ; je te le répète, j'aime mieux rester fille toute ma vie que d'épouser M. Fernand... On me tuerait plutôt que de m'y forcer !

Et laissant ma mère aussi stupéfaite que courroucée, je suis rentrée dans ma chambre, dont j'ai fermé la porte, refusant de diner, afin de pouvoir pleurer à mon aise et t'écrire tout ce qui s'est passé.

Ma mère me traite de folle ; tu feras peut-être comme ma mère, surtout après avoir lu ce que m'a dit M. Fernand, dont je t'ai rapporté les paroles presque mot pour mot.

Tu me diras sans doute qu'il est impossible de parler avec plus de sagesse, de se montrer plus honnête homme qu'il ne l'a fait. Cela est possible, cela est vrai, si tu veux, et cependant, comme je l'ai dit à ma mère, son langage a figé mon sang dans mes veines ; la perspective d'une cellule de couvent à perpétuité ne m'aurait pas paru plus morne et plus sombre.

Et moi qui regardais le mariage comme devant être la fête de ma jeunesse !

Non, non, je le répète, on me tuera plutôt que de me forcer d'épouser M. Fernand.

Je ne sais quand je pourrai te faire parvenir cette lettre.

Ton amie désespérée jusqu'à la mort.

A. C.

Cette lettre était écrite depuis deux jours, chère Hermance ; je la rouvre pour te dire que l'on ne me tuera pas, et que j'épouse M. Fernand ; nos bans sont publiés, notre contrat a été signé hier.

Tu vas hausser les épaules de pitié ; tu vas me dire que je ne sais pas ce que je veux ; que je suis sans caractère, versatile et capricieuse ; que veux-tu ? je me résigne ; je ne suis pas une Mme Raymond, tu le sais.

Je n'ai pourtant pas, je te le jure, cédé sans peine, sans combat, sans verser bien des larmes. Mais si tu savais ce que c'était pour moi que de voir tantôt mon père et ma mère se désoler, me supplier au nom de mon bonheur et du leur, de ne pas manquer un si bon mariage ; tantôt de les voir courroucés contre moi, me reprocher mon manque de cœur, ma sottise, mon ingratitude, ma mauvaise tête ; être enfin tourmentée, obsédée du matin au soir, et me sentir, hélas ! il faut bien l'avouer, incapable de répondre à ces questions sans cesse répétées :

— Mais qu'as-tu à reprocher à M. Fernand ? Donne-nous un grief, une bonne raison quelconque, et nous sommes les premiers à rompre ce mariage.

Alors j'étais bien obligée de reconnaître que M. Fernand réunissait toutes les conditions désirables pour faire ce qu'on appelle un bon et honnête mari, jeune, riche, agréable, plein de sagesse et de douceur ; je n'avais contre lui que la contrainte qu'il m'inspirait, l'appréhension d'un ennui glacial et mon peu d'envie de l'embrasser.

Donner ces trois raisons à ma mère, c'était me faire passer à ses yeux pour une folle ; aussi, à force de m'entendre répéter que manquer ce mariage c'était faire une faute, une sottise impardonnable, j'ai fini par le croire, par avoir presque honte de moi-même, et j'ai donné ma parole à mon père et à ma mère, avec la ferme intention de tenir ma promesse.

Depuis lors je me sens non pas plus gaie, non pas plus heureuse, mais parfaitement calme ; cette décision m'épargne du moins les inquiétudes, les tiraillemens, les angoisses de ces derniers jours.

Tout est terminé ; je sais maintenant à quoi m'en tenir.

L'avenir dira si mes pressentimens étaient justes ou insensés, si j'étais raisonnable ou folle.

Du reste, je ne suis pas assez ennemie de moi-même pour chercher maintenant à m'exagérer en laid la position que j'ai librement acceptée.

Après tout, l'on ne m'aurait pas mariée de force, je n'ai pas eu le courage d'avoir une volonté, d'écouter plutôt mes pressentimens, mes répugnances, que ce qu'on est convenu d'appeler la raison ; tant mieux ou tant pis pour moi, mais je serais désormais mal venue à me plaindre ; je suis donc bien résolue à tirer le meilleur parti possible de ma condition. Cela me sera peut-être plus facile que je ne le crois ; je sais même gré à M. Fernand de

s'être tout d'abord franchement montré raisonnable et froid, au lieu d'avoir feint une humeur et un caractère autres que les siens. Il se peut qu'à la longue il devienne moins sérieux, moi, plus grave, et en faisant ainsi chacun de notre côté quelques pas pour diminuer la différence de caractère qui nous sépare, et que je m'exagère probablement, nous nous rencontrerons dans un bonheur commun.

Heureusement, M. Fernand ne s'est pas un instant douté de mon indécision, car pendant les deux jours qu'elle a duré, maman avait prudemment dit que j'étais indisposée; je n'ai donc revu M. Fernand que lorsque ma résolution était prise.

Il m'impose toujours beaucoup; je ne sais quand je serai en confiance avec lui. Cela viendra peut-être; mais, en attendant, il doit continuer d'avoir une pauvre opinion de mon esprit. N'osant prendre cette réclamation sur moi, j'avais prié maman de lui dire qu'elle trouverait trop pénible d'être séparée de moi pendant la plus grande partie de l'année, ce qui devait arriver si M. Duplessis voulait, selon ses premiers projets, presque toujours habiter le Berry. Cette perspective me présageait un ennui mortel. Heureusement, M. Duplessis a été très aimable: il a promis à ma mère que nous ne resterions à la campagne que le temps qui me conviendrait. Si je veux passer neuf ou dix mois à Paris, dans l'année, nous les y passerons; seulement, comme nous sommes encore dans la belle saison, M. Fernand m'a demandé de partir pour le Berry aussitôt après notre mariage; nous y resterons jusqu'à la fin de décembre, et nous reviendrons passer l'hiver à Paris.

Il paraît qu'il y a à la Riballière (c'est le nom de la propriété) un château gothique, avec des tourelles; des tourelles... ma chère!! des tourelles!... Tu me vois d'ici châtelaine. M. Fernand ne veut rien faire remeubler sans avoir mon goût. Cette raison motivera notre prompt départ pour le Berry; M. Fernand me fera disposer un oratoire avec des vitraux de couleur et des tableaux. Il a aussi l'idée de faire construire une chapelle attenante au château. M. Fernand me paraît très religieux; il désire que j'aie un confesseur et que je communie tous les huit jours... tous les huit jours! cela me semble du luxe; faire ses Pâques comme à la pension, est, je le crois, très suffisant.

Cela m'amusera beaucoup d'arranger ce castel, de choisir les tentures, les ameublements. J'oubliais de te dire que nous aurons un phaéton pour nos promenades dans les environs... M. Fernand a fait venir hier devant nos croisées ma voiture, comme il dit; c'est un très joli coupé bleu, attelé de deux charmans chevaux gris de fer; les livrées sont bleu et argent; tu conçois mon éblouissement, habituée,

que je suis, dans ma famille, aux voitures de remise dans les grandes occasions; nous aurons aussi, non pas une cuisinière, fi donc! ma chère, mais un cuisinier: *mon cuisinier*, dit encore M. Fernand; je suis peu gourmande; mais enfin, pouvoir dire: *mon cuisinier*, tu m'avoueras que c'est flatteur, quand on a toute sa vie été habituée à la modeste cuisine bourgeoise de notre vieille Marianne.

J'oubliais de dire que la corbeille est magnifique. M. Fernand a fait des folies; il y a une parure de turquoises et de brillans, et une belle rivière de diamans avec de superbes boucles d'oreilles et des épis pour la coiffure; je ne sais non plus ce qu'il faut admirer davantage d'un châle de cachemire vert, ou d'un autre qui est d'un bleu si tendre, et d'un si ravissant dessin, que je m'extasie sur tous les deux; il y a aussi des dentelles, des guipures et du point d'Alençon du plus beau choix, des robes en pièces de toutes sortes, dont quatre en velours de différentes nuances; enfin, M. Fernand, c'est une justice à lui rendre, a fait les choses en prince...

Tu vas me trouver bien changeante: t'avoir écrit dans cette même lettre que l'on me tuerait plutôt que de me faire épouser M. Fernand, et la terminer presque gaiement; que veux-tu! je t'écris comme je pense et selon que j'agis; je ne suis pas une femme à grand caractère, une Mme Raymond: je suis une pauvre fille qui va où on la mène. J'ai bien encore par-ci par-là quelques petits frissons en songeant à l'avenir, bien que je m'amuse beaucoup des joujoux de ma corbeille; mais, je te l'ai dit, ma décision est prise, je veux tâcher d'en tirer le meilleur parti possible...

Et puis enfin, je vois mon père et ma mère si heureux, si ravis de ce mariage, si reconnaissans de ma soumission à leurs désirs, que leur contentement me gagne, et, à défaut du bonheur comme je l'aurais entendu, je jouis du leur... Adieu, chère Hermance, à bientôt, ton amie qui ne désespère plus, et qui, au contraire, commence à espérer un peu.

A. C.

P. S. Il est entendu que tu arriveras au plus tard ici dans quatre jours, afin d'être ma première demoiselle de noce.

## XXVI.

Tels avaient été les sentimens les pensées, les irrésolutions d'Albine Chevrier, à l'époque de notre mariage; sorte de confession dont je n'ai eu connaissance, je l'ai dit, que longtemps après notre union.

Je reprends mon journal où je l'ai laissé.

29 septembre 1838.

Le contrat a été signé ce soir; Albine a accepté la corbeille, tout est terminé.

Plus j'y songe, plus j'observe, plus je suis satisfait de mon choix et de la tournure que j'ai su donner aux choses.

Dans les rares entretiens que, tête-à-tête, j'ai eus avec Albine, et j'étais loin de les provoquer, je ne lui ai pas dit une seule parole d'amour ou même de tendresse. Fidèle à mon système, conséquent d'ailleurs avec mes impressions, je suis resté froidement affectueux, montrant toujours à Albine le mariage au point de vue sérieux, presque austère. J'ai agi, je crois, à la fois en homme honnête et prudent; je ne veux pas éveiller en elle des velléités amoureuses, auxquelles je ne puis ni ne veux correspondre. Elle connaît donc l'avenir qui l'attend: une vie tout entière vouée à l'accomplissement des devoirs de la femme, c'est-à-dire aux soins qu'elle doit à son mari, à ses enfans, et à sa maison, vie rendue assez heureuse que possible grâce à tout le confortable, à tout le bien-être matériel désirable.

J'ai beaucoup insisté, j'insisterai toujours beaucoup auprès d'Albine sur l'importance des devoirs et des pratiques religieuses; une fois qu'une femme y mord, cela devient une distraction, une occupation de tous les momens, et aide extrêmement à la mortification et au mépris de la chair. Or, avec la solitude, un mari de glace, la dévotion et un enfant conçu dans la douleur, comme dit l'Écriture, il est impossible qu'une femme ne prenne pas la sensualité en horreur.

Je n'ai jamais de ma vie été religieux, c'est vrai; mais désormais, pour prêcher d'exemple à ma femme, je prendrai toutes les apparences nécessaires, car la religion est surtout nécessaire pour les femmes et pour le peuple.

Un moment j'avais craint que la florissante et fraîche jeunesse d'Albine, sa figure vraiment jolie, sa taille charmante, ne m'inspirassent quelques désirs à défaut d'amour; il n'en est rien: je me connais, il n'en sera jamais rien; mes sens sont épuisés, mon cœur usé jusqu'à la dernière fibre, et si parfois il bat, si cela se peut dire, *retrospectivement*, c'est au souvenir inaltérable de Mme Raymond. Cette femme enchantée a été, restera mon idéal, parce que cet idéal n'a jamais été, ne sera jamais profané par la possession.

Je suis donc certain de me maintenir toujours avec ma femme dans une salutaire réserve; triples sots sont les maris qui, à défaut d'un éloignement naturel, n'ont pas assez de raison pour toujours réfrigérer le sang de leurs femmes, sauf à prendre quelque maîtresse obscure s'ils sont trop tentés par le diable.

Tout est donc pour le mieux. Albine, jeune et jolie, sera pour moi très agréable à voir aller et venir autour de moi, dans mon manoir, m'apportant mon lait d'ânesse, s'occupant du régime que je dois suivre, me soignant en cas

de maladie; étant enfin une vraie *sœur de charité* pour moi, ou peu s'en faut.

Le seul reproche que j'ai à me faire est d'avoir, par une concession apparente, caché à Albine que nous ne quitterions pas ma propriété du Berry pendant quelques années; il était inutile d'engager d'avance une stérile discussion sur un sujet absolument subordonné à mon autorité maritale; je n'aurai pas d'ailleurs, j'en suis convaincu, à user de cette autorité; j'ai trop d'expérience des femmes pour n'avoir pas, du premier coup d'œil, pénétré à fond ce cœur ingénu de dix-huit ans.

Albine est une bonne et excellente fille, d'un esprit très peu développé, pour ne pas dire borné, d'un caractère timide, facile et malléable comme cire; sa nature indolente et un peu *lymphatique*, comme dit mon médecin, annonce, toujours selon lui, une grande placidité morale et un sang paisible. Elevée dans la tradition des vertus bourgeoises, elle ne s'est jamais fait du mariage une de ces idées romanesques qui montent à la tête de tant de jeunes filles; d'ailleurs (il n'y a aucune fatuité à m'avouer cela; c'est un trait d'observation très important pour moi, dont je dois faire mon profit), d'ailleurs, j'ai eu vite reconnu qu'il m'eût été facile de rendre Albine amoureuse: son trouble, son embarras, son silence parfois obstiné durant nos rares tête-à-tête, m'en disaient assez... m'en disaient trop... Aussi, j'ai dû redoubler de froideur, et la pauvre enfant en a, je crois, été attristée; heureusement, cette impression pénible a été bientôt oubliée à la vue d'une jolie voiture, des magnificences de la corbeille, et à la pensée d'un beau château gothique, et d'une existence de grand seigneur, si on la compare à l'existence bourgeoise de la famille Chevrier.

Pour me résumer, les résolutions les plus sages, les combinaisons les plus mûrement réfléchies, ne sont que folie et vanité, ou Albine est et sera la femme qu'il me fallait pour entrer dans une voie où je dois trouver bonheur, santé, repos, et clore ainsi à jamais cette vie qui m'épuise et m'ennuie.

Allons, il faut à cette vie dire adieu... et pour toujours adieu.

Un dernier devoir me reste à accomplir.

Les anciens faisaient pieusement brûler les restes des personnes longtemps aimées; qu'il en soit ainsi des souvenirs matériels de mes maîtresses d'autrefois.

J'ai là une cassette remplie de lettres, de cheveux, de portraits, de bouquets fanés, etc. Que ces reliques d'un passé, hélas! à jamais évanoui, deviennent... cendres.

Cendres comme ce cœur, brûlé par tant de passions diverses, et qui, à cette heure, n'est plus qu'une lave à jamais refroidie.

J'allumai un grand feu et j'apportai sur ma